

vrage. Alors, on lui mettrait un *collier* avec deux traits, ou un *joug* court, avec également deux traits. *Tull* recommande le joug; et je l'essaierai pour la culture du maïs et celle des turneps; il recommande aussi de museler le bœuf, pour l'empêcher de manger les plantes (1).

» Le cheval, serait-il assez fort, n'est pas aussi *régulier* que le bœuf, qui, en outre, est plus patient; et l'on peut *enfoncer* le soc tant que l'on veut, sans éprouver les arrêts et les secousses que donne le cheval en s'élançant, lorsqu'il sent de la résistance. Quant au pas *lent* du bœuf, c'est le vieux conte de la tortue et du lièvre. Si en Angleterre j'avais connu le bœuf et l'usage que l'on peut en tirer, comme je l'ai expérimenté aux États-Unis, j'aurais épargné tous les ans quelques centaines de livres *sterling* (ou quelques milliers de francs). J'aurais dû suivre les conseils de *Tull* dans ceci, comme dans toute sa manière de cultiver. A la vérité, il est difficile, en Angleterre, de décider un charretier à conduire des bœufs; mais dans l'île de New-York, la chose se fait si parfaitement et si aisément, que toutes les fois que j'en étais témoin, j'en étais toujours émerveillé. Voir un de ces Américains aller, au soleil levant, dans la pâture ou dans le verger, dans lequel sont ses deux bœufs, les appeler chacun par son nom, et les faire venir à lui, au moyen d'un épis de maïs dont il récompense leur obéissance, leur poser sur le cou le joug qu'il tient à la main, les conduire devant lui dans le champ où est la charrue, accrocher simplement la chaîne de la charrue à l'anneau du joug, et alors, avec ce seul joug et cette seule chaîne, sans rênes, sans licou, sans bride, sans traits, sans toucheur, se mettre à labourer, et labourer 1 acre $\frac{1}{2}$ dans sa journée (60 ares); voir cela, n'y a-t-il pas de quoi faire ouvrir de grands yeux d'ébahissement à un Anglais, surtout quand il se retracera les dépenses excessives et les difficultés pour harnacher et conduire un attelage de chevaux en Angleterre?

(1) Il doit être extrêmement pénible pour le bœuf d'être muselé pendant les grandes chaleurs; il ne peut plus tirer la langue ni respirer aisément. Il vaut beaucoup mieux lui mettre le museau dans un petit panier à claire-voie, que l'on attache aux cornes avec deux bouts de ficelle. Une manière encore meilleure, et que j'ai donnée à l'Institution agronomique de Grignon, et que montre la fig. 7, Pl. 13, c'est de faire, avec un bout de planche, deux ronds de 6 à 7 pouces de diamètre, avec un trou de trois quarts de pouce dans le centre. Ces deux ronds forment deux très-grandes bossettes de bride, et ils sont réunis par un mors qui est, tout simplement, un bois rond, de 1 pouce de diamètre, emmanché aux deux bouts dans les bossettes. Une grosse ficelle passée dans un trou fait à l'extrémité de chacune des bossettes remplace la têtère de bride et tient ce mors suspendu aux cornes. Ce mors ne gêne pas plus le bœuf qu'un mors ordinaire, et la grandeur des deux ronds, ou bossettes, l'empêche de pouvoir saisir l'herbe. Je mettais toujours ce mors à mes bœufs lorsque je labourais une terre herbue, ou lorsque je plantais des pommes de terre derrière la charrue.

(Note du Traducteur.)

» Art. 125. Voilà la manière dont je m'y prendrais, et que je veux employer par la suite, pour défendre mes plantes de l'effet des *sécheresses*. Et comme tout le monde a les mêmes moyens à sa disposition, personne ne doit être effrayé de ne pas avoir de pluie. C'est *un soc bien luisant*, plutôt que la pluie qui est nécessaire. Avec ce mode de culture, on ne doit jamais douter de la réussite de la récolte; et quand elle ne se monterait qu'à 500 *bushels* par acre (446 hectolitres 15 litres par hectare), qu'elle est la récolte de grains qui vaut la *moitié*?

» Art. 126. Mais dans un champ *semé à la volée*, le poids de la récolte peut être considérablement diminué par *la sécheresse*, parce qu'alors la charrue ne peut pas remplacer la pluie. La terre sera sèche, et se maintiendra sèche, pendant la sécheresse, comme je l'ai dit plus haut, art. 121, de la partie du champ qui n'a pas été labourée. Les mauvaises herbes contribueront aussi, par leurs racines, à absorber le peu d'humidité de la terre. *Quand à la houe à main*, elle pourra bien, à la vérité, empêcher les mauvaises herbes de croître, et causer quelques exhalaisons, mais qui seront bien minimes. Une sécheresse un peu longue, donne au rutabaga non cultivé, une teinte *bleuâtre*; et quand cela a eu lieu, toutes les pluies qui viendront ensuite, et le temps le plus favorable, ne produiront jamais une bonne récolte, parce que la charrue ne pourra pas marcher dans cette scène de désordre: c'est là une des principales raisons qui font donner la préférence à la culture *en billons*.

Emploi.

» Art. 127. Il est plus difficile d'indiquer l'animal auquel le rutabaga ne convient pas, que celui auquel il plaît. Il est mangé avec avidité, étant cru, par les moutons, les bêtes à cornes et les cochons; étant bouilli, ou ce qui vaut mieux, cuit à la vapeur, je n'ai jamais trouvé de *chien* qui l'ait refusé. Les volailles de toute espèce s'en accommodent bien. Il y a même des chiens qui le mangent *cru*, et ce qui me l'a fait connaître, c'est d'avoir vu le chien de mon berger en manger dans le champ avec les moutons. J'ai deux épagneuls qui viennent en manger dans la grange où on les coupe. Quelques chevaux vivront presque entièrement de rutabagas; mais d'autres ne les aiment pas autant.

» Art. 128. Je vais dire ce que j'en fais dans ce moment (en avril.)

» Art. 129. Je ne prétends pas que, *mesure pour mesure*, le rutabaga vaille, pour les bestiaux, *le maïs en épis*. En conséquence, comme je peux acheter du maïs en épis à un demi *dollar* le *bushel* (36 litres 92 cent. pour

2 fr. 50 cent.), et comme je vends à New-York le *bushel* de rutabaga un demi *dollar*, ou le même prix que j'achète le maïs, je n'aime pas à donner mes rutabagas à mes bestiaux ; et, dans le fait, je ne leur donne jamais ceux que je puis vendre, mais seulement ceux qui sont avariés, ayant été récoltés trop tard, comme je l'ai dit plus haut. Voici comme je rationne ces racines avariées.

» Art. 130. Deux fois par jour, j'en prends environ 2 *bushels* (73 litres 84 cent.), que j'étends sur une pâture, pour quinze brebis qui ont des petits, quelques moutons et sept cochons déjà forts, qui tous mangent ensemble. Une fois par jour, je répands, dans la cour de la ferme, ce qui a été rebuté dans le triage des rutabagas que j'envoie au marché, ainsi que les feuilles et les troncs de choux, les panais et autres choses semblables. Tout le bétail, bœufs de travail, vaches, cochons, moutons, volailles, mange en commun. Tous sont en excellent état. Les vaches n'ont pas d'autre nourriture ; les bœufs de travail ont un peu de foin deux fois par jour ; les brebis, un épi de maïs chaque ; les petits cochons n'ont rien que les rutabagas ; les poules, les canards et les dindons, n'ont rien de plus.

» Art. 131. Je *sevre* dans ce moment des petits cochons, et tous les habitants de la campagne savent que cela ne se fait qu'avec du *lait* et du *grain moulu*. Je n'ai ni l'un ni l'autre. Je donne, par jour, à sept petits cochons, trois sceaux de rutabagas *bouillis*, n'ayant pas encore de chaudière montée pour les cuire à la *vapeur*, et deux repas de *maïs en épis* ; et avec ce régime, que j'augmenterai à proportion de leur croissance, je compte bien que, lorsqu'ils sortiront de l'étable, ils seront aussi gras que lorsqu'ils y sont entrés. Si cela se réalise, on n'aura encore rien vu de semblable aux États-Unis. Nous savons tous combien il est important, pour sa crue future, qu'un petit cochon soit bien *sevré*. La première personne peut le sevrer sans *lait* et sans *grain moulu*, mais alors son petit cochon ne vaudra absolument rien ; il restera trois mois sans croître d'un pouce, et ensuite il ne profitera jamais bien. Pour avoir du lait, il faut avoir des vaches, et les vaches sont des gouffres qui consomment immensément. En outre, il faut avoir quelqu'un pour les soigner et les traire, et on sait combien la main-d'œuvre est chère en Amérique. Vous ne pouvez pas avoir du *grain moulu* sans le partager largement avec le meunier, et avoir, en outre, la peine et la perte de temps, quelque pressé que l'on soit, de le conduire au moulin et de l'en rapporter.

» Art. 132. Voici comme je nourris mes truies qui *allaitent* ; deux repas par jour de rutabagas bouillis, trois épis de maïs à chacune deux fois par jour ; autant de rebus de rutabagas crus qu'elles veulent en manger. Avec les rutaba-

gas bouillis, je fais mêler les eaux grasses de la cuisine, mais les chiens ont soin d'en prendre leur bonne part, et comme ils sont *quatre*, et tous les quatre très-gras, leur portion ne peut pas être petite. Chacun sait quelle bonne nourriture, et combien de *lait* et de *grain moulu* il faut donner à des truies qui ont des petits. Je n'ai pas de lait, car mes vaches n'ont pas encore vêlé ; et maintenant voici une autre difficulté ; il peut arriver que mes truies feront exprès de mettre bas quand mes vaches ne voudront pas donner de lait, ou plutôt parce qu'elles seront tarées, non par leur faute, mais parce qu'on aura cessé de les traire, sous prétexte de les laisser reposer, chose nullement nécessaire, et que l'on ne doit jamais souffrir. J'ai eu une vache qui m'a donné deux livres de beurre la semaine même où le samedi soir elle a fait son veau. Les vaches doivent toujours être traitées à *fond*, jusqu'au jour où elles vêlent, et pendant tout le temps qu'elle nourrissent leurs veaux : mais une autre fois je traiterai ce sujet.

» Art. 133. La difficulté que l'on éprouve à nourrir les truies qui ont des petits, et ensuite de sevrer ces derniers, est un des grands obstacles d'amélioration ; car, après tout, quel est l'animal qui produit une viande égale à celle du cochon, que l'on puisse employer en tout temps, fraîche ou salée, et aussi bonne ? Le cochon peut être mangé à tout âge ; il s'engraisse promptement ; il est bon n'étant qu'à moitié gras. Quand on le veut, il est susceptible d'acquiescer une énorme quantité de graisse. Il ne lui faut, pour être logé, que bien peu d'espace. Cependant, malgré tous ces avantages, si pendant sa vie si courte il faut que son principal aliment soit du *lait* et du *grain*, le cochon ne pourra se multiplier que peu, parce qu'une ferme ne peut pas en élever avec profit au-delà d'un certain nombre. Mais si, en cultivant une quantité suffisante de rutabagas, on peut élever cent petits cochons par année, et les entretenir en chair jusqu'à ce que, bons à être mis dans l'étable pour être engraisés, ils valent 15 *dollars* pièce (75 fr.), alors cela vaudra la peine d'y donner des soins, et la ferme se *bonifiera* par le fumier. Le rutabaga, désentassé en avril, se conservera, bon et sain, pendant tout l'été ; et si l'on a un verger ou une prairie entourée où il y ait de l'eau, une bonne race de cochons s'y maintiendra toujours en bon état et en bonne chair pendant cette saison (1).

» Art. 134. Comme en Angleterre on donne assez ordinairement le nom

(1) Arthur Young a éprouvé que les prairies artificielles, surtout celles de trèfle, valaient mieux, pour les cochons, que l'herbe naturelle. On peut consulter, avec fruit, ses expériences sur les cochons (vol. XIII, page 157 du *Cultivateur anglais*), lesquelles lui ont mérité le prix de la Société d'Encouragement de Londres.
(Note du Traducteur.)

de *turneps* (navet) au rutabaga, on le regarde, en conséquence, comme un navet, et on le confond avec lui, tandis qu'il n'y a rien de plus dissemblable. Le *turneps* ordinaire (le navet blanc) est une racine bien médiocre, la moins substantielle de toutes les plantes bulbeuses que l'on cultive en plain champ, tandis que le rutabaga, tout bien considéré, en est peut-être la meilleure. Il ne perd rien de sa bonté étant conservé long-temps. Un de mes amis, en Angleterre, avait gardé, pour *semence*, un champ assez considérable de rutabagas; et après avoir récolté la graine, il jeta, par hasard, quelques-unes des racines dans la cour de ses animaux, et il vit que les cochons mangeaient avec avidité ces racines qui avaient produit leurs semences. Il leur en jeta d'autres qu'ils mangèrent toujours avidement. Alors, il acheta un troupeau d'environ quarante cochons, déjà d'une bonne taille, mais maigres, qu'il renferma dans sa cour. Il leur fit voiturier les bulbes de ses rutabagas porte-graines; et au bout de quelque temps, et sans leur avoir donné aucune autre sorte de nourriture, il les vendit comme cochons *gras*. C'est un fait bien constaté, que les moutons et les bêtes à cornes, aussi bien que les cochons, s'engraissent avec cette racine, après qu'elle a porté sa semence, et c'est ce que je ne crois pas qu'on puisse dire d'aucune autre plante bulbeuse.

» Art. 135. En Angleterre, on fait consommer les rutabagas par les moutons, qui les mangent sur place, et sans être arrachés, comme les *turneps*.

» Art. 136. Dans ce pays, on conduit ordinairement les moutons dans les champs de rutabagas, et ils commencent par manger les feuilles. Lorsque l'on coupe celles-ci, et qu'on les voiture au logis, on les donne la plupart du temps, aux cochons déjà forts, et aux bêtes à cornes maigres. Avant d'arracher mes rutabagas, j'en coupe les feuilles; et je les donne aux bêtes à cornes que j'engraisse à l'herbe, alternativement avec du maïs. De cette manière, les feuilles sont employées avec facilité et avec profit; elles arrivent justement comme les herbes finissent. Un acre (40 ares) produit environ quatre bons chariots de feuilles; on les récolte fraîches, à mesure qu'on en a besoin, et les bulbes se trouvent prêtes à être empilées. Les petits cochons, les moutons et les bêtes à cornes sont aussi avides des feuilles que des bulbes; mais essayez de leur donner des feuilles de *navets* ordinaires; s'ils y touchent, ils auront changé de nature, ou au moins de goût.

» Art. 137. Les racines de disettes ou betteraves blanches, les choux, les carottes et les panais sont tous très-utiles; le panais, surtout, est une très-bonne racine; mais celle *par excellence* est le rutabaga. Le *turneps* (navet blanc), tout inférieur qu'il est, pouvant *se semer plus tard*, peut, étant bien cultivé, devenir très-utile. Mais, me réservant de donner par la suite le dé-

tail de mes expériences sur ces différentes plantes, je vais indiquer la valeur d'une récolte de rutabagas, comparée à celle des autres plantes. J'observerai seulement qu'ici, près de New-York, j'ai eu de plus belles carottes, panais, betteraves, et même de plus beaux choux, que je n'en ai jamais récolté dans la terre la plus riche du Hampshire (Angleterre), quoique je n'eusse pas semé une seule graine avant le mois de juin.

» Art. 138. Je crois qu'une bonne manière de faire cette estimation comparative, c'est d'expliquer comment j'*agirais*, si, ici aux États-Unis, j'étais propriétaire d'une ferme de 100 *acres* (40 hectares).

» Si mon verger, près de la maison, ne contenait pas 12 *acres* (4 hectares 80 ares), je compléterais ces 12 *acres* par un terrain adjacent que je mettrais en herbage, et j'entourerais le tout d'une barrière capable de retenir le plus petit cochon aussi bien que mes bœufs.

» Art. 139. J'aurais 15 *acres* (6 hectares) de maïs bien planté, bien cultivé, dont les rejetons seraient ôtés avec soin; enfin, bien soigné sous tous les rapports. Des labours profonds entre les rangées lui feraient rendre 40 *bushels* par *acre* de maïs en grain (35 hectolitres 69 litres par hectare), et un *tonneau* par *acre* (5,188 livres par hectare) de feuilles de maïs séchées, pour mes quatre bœufs de trait, mes trois vaches, et pour mes moutons et cochons dont je parlerai présentement.

» Art. 140. J'aurais 12 *acres* de rutabagas (4 hectares 80 ares); 3 *acres* (2 hectare 20 ares) de choux printaniers; 1 *acre* (40 ares) de betteraves blanches; 1 *acre* (40 ares) de carottes et de panais, et autant de navets que pourraient en produire mes 15 *acres* de maïs, que je semerais entre les rangées, après le dernier labour pour le maïs.

» Art. 141. Avec ces 32 *acres* (12 hectares 80 ares) de récoltes sarclées, je ne serais pas embarrassé pour entretenir ma ferme de viande, de beurre et de lait, et pour vendre, en outre, trois bœufs engraisés dont je conserverais un quartier de chacun, pour l'usage de la maison; plus cent agneaux gras, cent cochons pesant chacun 240 livres (222 livres 5 onces), et cent brebis grasses. Ces ventes me donneraient environ 5,000 *dollars* (15,000 fr.), en déduisant le prix d'achat des trois bœufs et des cent brebis. J'espère bien que le produit des arbres de mon verger (pour faire du cidre), et les autres 56 *acres* de ma ferme (22 hectares 40 ares) rapporteront de quoi payer l'intérêt de mon argent et la main-d'œuvre, car pour les *contributions*, ce que l'on en paie, aux États-Unis, ne vaut pas la peine d'être mentionné, surtout après le sublime spectacle en ce genre que nous donne l'Angleterre.

» Art. 142. On voit que je n'estime pas mes récoltes au prix que je peux

les vendre à New-York. Lorsqu'on a un marché aussi considérable à une aussi petite distance et avec la meilleure route possible, on fera bien de les y vendre (1). Mais je suppose que toutes mes racines sont mangées sur la ferme par différentes espèces d'animaux que je vends ensuite.

» Art. 143. Voici comment je ferais consommer mes récoltes. Je commencerais au 1^{er} février, car, jusque là, les rutabagas n'ont pas encore acquis leurs qualités. C'est comme une pomme tardive, à laquelle il faut donner le temps de mûrir; mais le rutabaga se conserve sain bien plus long-temps. J'ai éprouvé, principalement en nourrissant les cochons, que le rutabaga ne sera parfaitement nutritif que lorsqu'il aura acquis sa maturité. Aussi, dès les premiers jours de février, je commencerai à les faire consommer de la manière que j'ai expliquée plus haut. Mes trois bœufs, qui auront été mis en bon état par les autres alimens dont je vais parler, seront alors *attachés* dans une étable, dont la mangeoire donnera dans une de ces granges si commodes, que l'on a dans cette île. L'étable sera *chaude*; les bœufs seront nettoyés fréquemment, et auront une bonne litière. Je couperai, avec une bêche, les rutabagas en assez gros morceaux, et j'en mettrai, dans leur mangeoire, environ 2 *bushels* (74 litres), par jour, par bœuf. Avec cela, je suis sûr de les engraisser complètement, sans maïs, sans foin, et sans autre nourriture. J'en tuerai probablement un à Noël; et celui-là n'aura pas fini sa graisse avec le seul rutabaga, mais en outre avec du grain. Si je tue un des deux autres à la mi-mars, et le dernier à la fin de mai, ils auront mangé 266 *bushels* de rutabaga (95 hectolitres).

« Art 144. Mes cent brebis auront aussi commencé, au 1^{er} février, à manger des rutabagas; et comme, avant d'avoir fauché mes prairies, je n'ai en pâturage que mes 12 acres de verger (4 hectares 80 ares), je continuerai à leur donner des rutabagas jusqu'en juillet, et je suis sûr qu'elles les mangeront toujours de bon appétit, et qu'elles s'engraisseront: elles en mangeront chacune environ 8 livres par jour (7 livres 6 1/2 onces), de sorte que les cent cinquante jours demanderont 120 mille livres pesant (111,172 livres), ou 2,400 *bushels* (856 hectolitres, 60 litres.)

» Art. 145. *Quatorze* truies portières, que je conserverai toute l'année, me donneront au printemps cent petit cochons: les mères et les petits consommeront, pendant ces cent cinquante jours, à peu près la même quantité de rutabagas, car, quoique très-petits alors, il mangent beaucoup plus que les moutons, proportionnellement à leur grosseur. Cependant, comme ils consomme-

(1) On fera bien aussi d'en rapporter des engrais en retour. (Note du Traducteur.)

ront peu pendant les deux premiers mois, j'ai peut-être porté l'estimation trop haut.

» Art. 146. *Trois* vaches et quatre bœufs de travail consommeront, pendant ces cent cinquante jours, environ 1,000 *bushels* (357 hectolitres), ce qui sera plus que suffisant, parce que, pendant une portion de ce temps ils vivront, en grande partie, de tiges de maïs, et il en sera de même, jusqu'à un certain point, pour les moutons (1). Mais j'ai porté aussi haut mon estimation, parce que je veux que tous mes animaux soient nourris copieusement.

» Art. 147. Il faudra donc que chacun de mes 12 *acres* de rutabagas me rapporte 500 *bushels* (178 hectolitres 1/2 par *acre*, ou 446 hectolitres par hectare); et pourquoi ne les aurais-je pas, puisque cette année, et avec des circonstances aussi défavorables que celles que j'ai énumérées, j'ai eu 640 *bushels* par *acre* (228 hectolitres 42 litres pour 40 ares, ou 571 hectolitres par hectare). Je pose donc en fait, qu'avec une culture semblable à celle que l'on donne au maïs, 1 *acre* de terre (40 ares), sur lequel le maïs pourra croître, donnera, dans cette île, 500 *bushels* par *acre* de rutabagas (446 hectolitres par hectare).

» Art. 148. Nous voici au 1^{er} juillet: mes bœufs sont engraisés et vendus; le dernier de mes agneaux a été vendu, il y a plus d'un mois; mes petits cochons sont sevrés, et sont d'une bonne grosseur, et mes rutabagas sont finis. Mes brebis, qui, bien nourries pendant l'hiver, ont toujours été en bonne chair, seront bientôt grasses sur mes 12 *acres* de verger (4 hectares 80 ares) et dans les prairies après la coupe des foins; et de plus, mes 3 *acres* (1 hectare 20 ares) de choux printaniers maintenant sont bons à être coupés, ou plutôt arrachés. Le poids de ces choux peut devenir bien considérable par une bonne culture (2). 1 *acre* (40 ares) de terre contiendra dix mille choux repiqués par rangées espacées de 4 pieds (3 pieds 9 pouces): chaque chou doit peser au moins 3 livres (2 livres 3/4). J'ai dit plus haut combien il serait avantageux de faire suivre les choux par des rutabagas *transplantés* pendant tout juillet et août. Mais quelle récolte de sarrazin n'aurait-on pas après les choux arrachés en juillet! Mes choux, avec mes prairies après les foins faits, avec mes champs après les récoltes enlevées, et quarante ou cinquante chariots de feuilles de rutabagas, me meneront aisément jusqu'en décembre; car mes bre-

(1) On commence aux États-Unis à couper par morceaux les tiges de maïs et à les cuire à la vapeur, ce qui en fait une très-bonne nourriture. (Note du Traducteur.)

(2) Arthur Young prétend que c'est la récolte la plus pesante que l'on puisse enlever de la terre.

(Idem.)

bis ont été vendues grasses en juillet ; mes cochons auront seulement besoin d'une nourriture plus copieuse, et les cent nouvelles brebis ne doivent pas être aussi abondamment nourries que si on les mettait à l'engrais, ou que si elles avaient des agneaux à nourrir.

» Art. 149. Depuis le 1^{er} décembre jusqu'au 1^{er} février, les betteraves blanches et les navets suffisent pour les moutons, les bêtes à cornes et les truies portières, car ces dernières se nourrissent fort bien avec les betteraves ; et mes cent jeunes cochons s'engraissent plus qu'à moitié avec les carottes et les panais. Mais probablement que je conserverai les panais pour le printemps (1), et que dans les quinze premiers jours de décembre, et même pendant tout le mois, je donnerai alternativement des carottes et du maïs aux cochons que je voudrai engraisser. Ils ne demanderont, chacun, que 3 *bushels* (1 hectolitre 7 litres) de maïs pour compléter leur graisse. Mes 100 *bushels* (107 hectolitres) restans seront pour les truies qui allaiteront, pour les brebis, pendant le temps de la pluie, et autres cas accidentels.

» Art. 150. Ainsi ; je pourrai vendre tout mon *foin*, mon *avoine*, mon *froment* et mon *seigle*, et je ne conserverai que la paille pour litière. Ces quatre objets me rapporteront sûrement de quoi couvrir l'intérêt de mon argent ou la rente de la terre, et les gages des ouvriers. Si on me dit que je n'ai pas porté en compte les cochons, les moutons et les agneaux mangés à la maison, je répondrai que je n'y ai pas porté non plus les cent petits cochons que les quatorze truies donneront pendant l'été, et qui vaudront bien 200 *dollars* (1,000 fr.). La volaille demande aussi de la *nourriture*, mais les *soins* à lui donner sont la partie la plus essentielle ; et si je n'ai pas chez moi une personne qui y soit propre, j'en aurai moins, et par conséquent, j'aurai moins de bouches à nourrir.

» Art. 151. Mais *vos chevaux*, direz-vous, ne mangeront-ils ni foin ni avoine ? Non ; car je n'ai pas besoin de chevaux. Vous n'irez donc jamais voir vos voisins ? Pardonnez-moi, j'irai les voir ; mais, si pour le faire, je veux avoir un cheval, je ne dois pas faire supporter cette dépense à la ferme. Si un marchand gagne par an 10,000 fr., et qu'il dépense dans l'année ces 10,000 fr., dira-t-il, parce qu'il ne lui reste rien, que son commerce ne lui a rien rapporté ? Lorsque des personnes, qui n'ont pas encore cultivé, se mettent à le faire, et qu'elles y perdent de l'argent, elles oublient que ce ne sont pas des dépenses pour la ferme qui ont été la cause de cette perte. Alors

(1) Les panais et les topinambours passent l'hiver en terre sans être gâtés par la gelée.

(Note du Traducteur.)

ce sont les maîtres qui coûtent à la ferme, et non la ferme aux maîtres. Une famille peut avoir des chevaux pour son agrément, pour aller visiter des amis et pour se rendre à l'église ; mais je dis que le fourrage que mangent ces chevaux, et les gens que l'on paie pour les soigner, ne doivent pas être portés au compte de la ferme.

» Art. 152. J'ai mentionné les brebis, et particulièrement les *agneaux*, comme formant une portion considérable de mes animaux ; mais je ne sais pas trop si j'en aurais au-delà du nombre nécessaire pour la consommation de la maison. Les *cochons* sont l'espèce de bétail la plus avantageuse, si on produit une assez grande quantité de la sorte de nourriture qui leur profitera le mieux. Ils mangent salement, mais ils ne choisiront jamais un objet qui ait peu de qualités nutritives. Ce sont eux qui, dans le monde entier, savent le mieux juger de la bonté des alimens, depuis un navet jusqu'à une pièce de bœuf. Ils préféreront la viande aux grains, et la viande cuite à la crue. Ils laisseront un panais pour du maïs ou du grain, une carotte pour un panais, et un rutabaga pour une carotte. Ils laisseront un chou pour un rutabaga, une betterave blanche pour un chou, et une pomme de terre crue pour une betterave. Quant aux navets, ils n'y toucheront pas, à moins d'être trop pressés par la faim. Ils sont, comme je l'ai déjà dit, les meilleurs appréciateurs des alimens. On peut être assuré que l'objet qu'ils mangent est le plus substantiel de tous ceux à leur portée. Le panais est la racine la plus succulente ; mais sa semence reste long-temps en terre. La manière de la semer, et les cultures postérieures, demandent un soin minutieux. Avec une bonne culture, la récolte en sera considérable ; mais, comme récolte principale, je préfère le rutabaga dont le poids est immense, et dont la récolte, la conservation et l'usage sont si faciles. »

Dans la deuxième partie de son Mémoire, M. Cobbett ajoute :

« Art. 227. On sème toujours *trop épais*, et cela provient de ce que les semences sont presque de la couleur de la terre. Pour me garantir de cet inconvénient, j'ai adopté, cette année, une méthode qui m'a parfaitement réussi. J'ai trempé la semence dans de l'eau, pour la mouiller, et ensuite, afin de la blanchir, je l'ai roulée dans de la craie pulvérisée ; ainsi mes semences, au lieu d'être noires, sont devenues blanches (1).

(1) Les semences de carottes sont plus d'un mois en terre avant de lever ; les panais sont aussi très-long-temps, de manière que les mauvaises herbes prennent le dessus, et c'est ce qui fait que le premier sarclage est si dispendieux, parce qu'on a peine à voir les plantes qui sont enterrées dans les herbes. Pour parer à cela, je fais tremper dans de l'eau les semences de carottes, pa-